

**GUERRE EN ALGÉRIE (1954-1962).**  
**MÉMOIRES DES DEUX RIVES**  
**DANS LES RÉCITS POSTCOLONIAUX**

Approcher de ce domaine délicat qu'est la guerre d'Algérie / guerre de Libération nationale<sup>1</sup> est toujours périlleux. Car le sujet touche de façon encore vive des acteurs, des témoins, des héritiers de cette séquence historique à la fois violente et bouleversante, à tous les sens du terme. Cette guerre de décolonisation d'une colonie de peuplement a mis aux prises les acteurs en présence, dans une complexité dépassant l'opposition de deux blocs homogènes, faite de groupes aux intérêts divergents et aux vécus conflictuels. Les accords d'Évian et leurs décisions, le référendum d'autodétermination, l'indépendance de l'Algérie, précédée et suivie par le départ du pays d'une majorité de Français et le retour de populations algériennes du Maroc et de Tunisie, c'est tout un redéploiement humain qui bouleverse durablement le visage de deux pays et transforme leur vie nationale.

Ces transformations sur le plan historique et sociopolitique sont entrées progressivement en littérature, avec des choix et des objectifs nécessairement divergents. Aucune œuvre n'offre une prise en charge de l'ensemble d'une guerre : comment le pourrait-elle ? Les œuvres littéraires

---

<sup>1</sup> Avec l'appellation différenciée, Guerre d'Algérie / Guerre de Libération nationale (GLN), selon le positionnement de l'énonciateur et / ou le public auquel il s'adresse. J'utiliserai l'une ou l'autre dénomination selon l'auteur ou le contenu de la citation faite. Avec le recul, l'appellation choisie par Sylvie Thénault, en 2005, est certainement la meilleure : « guerre d'indépendance algérienne ». Mais, avec les fictions, nous sommes de plain-pied dans les représentations et nous nous devons de reprendre ces appellations, la seconde, GLN, nous étant très familière.

choisissent un angle d'attaque et des faits et personnages en fonction d'objectifs plus ou moins conscients, plus ou moins déclarés.

Le redéploiement des imaginaires, sollicitant tel ou tel pan de la guerre, a eu une place conséquente dans « le récit national » algérien, mais pas une place pleine et entière dans « le récit national » français, même si beaucoup a été écrit dans d'autres ouvrages que les œuvres littéraires. Sur la guerre de libération nationale, les œuvres algériennes, elles, ont besoin d'élargir les angles d'attaque et de complexifier les « discours ». On ne peut parler d'un corpus homogène mais de corpus différents, opposés et complémentaires. La littérature est l'un des lieux majeurs où les mémoires individuelles trouvent refuge sans obligation d'objectivité ni d'exhaustivité. En mettant en lumière ces corpus contrastés, on peut entrer dans la parole de l'autre, de part et d'autre, pour mieux réaliser, à l'échelle humaine, la complexité de la guerre et les traces vivaces qui resurgissent dans des circonstances attendues ou insolites. Demeurent aujourd'hui encore des mémoires, irréconciliables peut-être pour les générations qui ont vécu la guerre, mais à maîtriser pour tous ceux qui en « héritent » et souhaitent que l'Histoire soit éclairante pour avancer.

## Littérature et guerre – Algérie 1954-1962

Il n'est pas possible de rendre compte, dans les limites de cette contribution, de l'énorme bibliographie critique portant sur la littérature de la guerre d'Algérie / GLN. J'ai, pour ma part, surtout analysé les textes littéraires algériens sur la Guerre de Libération<sup>2</sup> dont le recensement, de

---

<sup>2</sup> Parmi mes contributions, disponibles sur mon site : [www.christianeachour.net](http://www.christianeachour.net) : « Élans émancipateurs des écrivains algériens de langue française », in A. Bererhi, N. Khadda, Ch. Phéline, A. Spiquel (éds.), *Défis démocratiques et affirmation nationale – Algérie 1900-1962*, Alger, Chihab éditions, 2016 ; « 1962, le passage du témoin – Ouvrages, témoins, écrivains algériens », in Ch. Chaulet Achour, P-L. Fort (dir.), *La France et l'Algérie en 1962 – De l'Histoire aux représentations textuelles d'une fin de guerre*, Paris, Karthala, 2013 ; « Les lendemains contradictoires – La guerre d'indépendance (1954-1962) et les fictions algériennes (1962-2002) », in F. Pernot, V. Toureille (dir.), *Lendemains de guerre*, Berne, Peter Lang, 2010.

1954 à 2010, représente un corpus de près de 200 œuvres. D'autres ont étudié les textes littéraires français sur cette même guerre<sup>3</sup>.

Mon objectif ici est différent car il semble que, depuis le début du XXI<sup>e</sup> siècle, les écrivains reviennent à ce conflit autrement, des deux côtés de la Méditerranée. Dans la littérature algérienne, la guerre s'est absentée un temps des thématiques<sup>4</sup> mais elle fait retour, selon d'autres traitements, chez des écrivains plus jeunes. En France, l'édition d'œuvres françaises sur ce conflit et ses conséquences s'enrichit chaque année.

Je me propose donc d'analyser, de part et d'autre de la Méditerranée, ce que je nomme des récits post-coloniaux<sup>5</sup> écrits par des « héritiers » du conflit des aînés. Dans les deux pays, ces œuvres invitent à réfléchir aux retombées post-coloniales qui concernent tous les « groupes » en présence et aux fractures identitaires et sociétales provoquées par les traumatismes vécus. Pour un travail en profondeur, il est nécessaire de connaître l'antériorité des dits de la guerre, car les récits postcoloniaux ne naissent pas de rien et parce que notre lecture ne peut s'alléger de stéréotypes faciles que si elle est nourrie de tous ces textes. En littérature, les témoins et les auteurs savent qu'ils sont dans la subjectivité : ils essaient de la circonscrire avec une recherche d'authenticité par rapport à ce qu'ils ont vécu et entendu. Ils choisissent de dire leur vérité et non les chiffres, les grands mouvements, les forces en présence.

Pour liquider un stéréotype, par exemple, il est faux d'affirmer que les récits algériens sur la GLN sont tous hagiographiques et « dictés » par l'idéologie dominante du pouvoir. Lorsque les écrivains que nous allons étudier battent en brèche la doxa, ils prennent la suite d'aînés qui ont déjà tracé la voie, et plus que la voie, des classiques – Dib, Feraoun, Mammeri, Kateb Yacine – aux plus récents – Boudjedra, Mimouni, Djaout, Benmalek, Sansal<sup>6</sup>... Comme l'a écrit Kateb Yacine dans un entretien de 1958 :

---

<sup>3</sup> Ch. Chaulet Achour, P-L. Fort (dir.), *La France et l'Algérie en 1962 – De l'Histoire aux représentations textuelles d'une fin de guerre*, op. cit. De nombreux articles sont consacrés aux œuvres françaises. Je renvoie aussi aux travaux d'Anne Roche et Benjamin Stora.

<sup>4</sup> La publication par Assia Djébar, en 2002, de *La femme sans sépulture*, est apparue comme le retour par une écrivaine de la génération de la guerre, d'une thématique ressassée.

<sup>5</sup> Car le texte postcolonial est aussi français, on l'oublie souvent.

<sup>6</sup> À titre indicatif, cf. mes contributions antérieures : « Écrits d'Algériennes et guerre d'indépendance – Témoignages et créations », n° spécial de *Confluences Méditerranée* sur

« Le vrai poète, même dans un courant progressiste, doit manifester ses désaccords. S'il ne s'exprime pas pleinement, il étouffe. Telle est sa fonction. Il fait sa révolution à l'intérieur de la révolution politique, il est, au sein de la perturbation, l'éternel perturbateur. Son drame, c'est d'être mis au service d'une lutte révolutionnaire, lui qui ne peut ni ne doit composer avec les apparences d'un jour. Le poète, c'est la révolution à l'état nu, le mouvement même de la vie dans une incessante explosion ».

Du côté français, les écrivains actuels ne peuvent ignorer les textes contestataires (rarement réédités, malheureusement) ou les textes de la mouvance « Algérie française », mouvance dont on sait combien elle est encore active<sup>7</sup>. On sait qu'il y eut en France, tout au long du processus colonial, des écrivains soucieux de décrire et d'évoquer l'Algérie dans des termes différents ou opposés au consensus général. Il faut citer, en pleine guerre, en 1960, et malgré saisies et interdictions, *Le Désert à l'aube* de Noël Favrelière, qui inspira le film de René Vauthier *Avoir vingt ans dans les Aurès* (1972). La même année, sous le pseudonyme de Maurienne, paraissent *Le Déserteur* de Jean-Louis Hurst et *Le Refus* de Maurice Maschino. Et comment ne pas citer, en 1967, *Élise ou la vraie vie* de Claire Etcherelli, qui obtint le prix Femina. Rappelons aussi, dans sa capacité à brouiller les frontières entre témoignage et fiction avec une efficacité redoutable contre le confort du lecteur, les *80 exercices en zone interdite* (1961) de Daniel Zimmermann, publiés chez Robert Morel. Cette publication vaudra à l'auteur, entre autres, une lettre de Sartre, un blâme de sa section du Parti communiste, un article élogieux dans *Témoignage chrétien* et un procès en correctionnelle pour injures à l'armée... En 1988, il en publiait une nouvelle édition augmentée, *Nouvelles de la zone interdite*.

Cette contribution tient plus du panorama que d'une analyse précise, tant dans l'évocation des œuvres que dans leur choix. La sélection, faite de quinze œuvres, apparaît comme représentative d'un mouvement,

---

le cinquantenaire de l'Algérie, Paris, L'Harmattan, 2012 ; « Mouloud Feraoun, les arcanes d'une écriture citoyenne, le *Journal* », *Algérie Littérature / Action*, septembre 2013 ; « GLN, violence et société algérienne d'aujourd'hui : Aïssa Khelladi et Boualem Sansal », *Littérature et société dans la littérature francophone du Maghreb, Francofonia*, n° 12, 2003 (Université de Cadix).

<sup>7</sup> Cf. Alain Ruscio, *Nostalgie. L'interminable histoire de l'OAS*, Paris, La Découverte, 2015.

de part et d'autre de la Méditerranée, autour de ces mémoires. Citer les auteurs, pointer les thématiques dominantes et les « tons » permet d'indiquer les prémices d'une recherche à venir de plus grande ampleur.

2002

- (1) Karima BERGER [1952], *La chair et le rôdeur*, éditions de l'aube, 187 p.<sup>8</sup>.
- (2) Maïssa BEY [1950], *Entendez-vous dans les montagnes...*, éditions de l'aube, 72 p.

2003

- (3) Zahia RAHMANI [1962], *Moze*, éd. Sabine Wespieser, 188 p.

2004

- (4) Laurent GAUDÉ [1972], *Les Sacrifiées*, Actes Sud (théâtre), 128 p.

2010

- (5) Jérôme FERRARI [1968], *Où j'ai laissé mon âme*, Actes Sud, 160 p.

2011

- (6) Alexis JENNI [1963], *L'Art français de la guerre*, Gallimard, 640 p.

2012

- (7) Claire TENCIN [1963 ?], *Je suis un héros : j'ai jamais tué un bougnoul*, éd. du relief, 108 p.

2013

- (8) Nina KORIZ, *Des femmes de cœur*, Alger, éd. Zyriab, 268 p.

2015

- (9) Michel SERFATI [1953], *Finir la guerre*, Phébus, 137 p.

2016

- (10) Joseph ANDRAS [1984], *De nos frères blessés*, Actes Sud, 139 p.
- (11) Samir TOUMI [1968], *L'Effacement*, Alger, Barzakh, 214 p.

2017

- (12) Yves BIZET [1951], *Indocile*, Mercure de France, 260 p.
- (13) Brigitte GIRAUD [1960], *Un loup pour l'homme*, Flammarion, 246 p.
- (14) Tassadit IMACHE [1958], *Des cœurs lents*, Marseille, Agone, 182 p.
- (15) Alice ZENITER [1986], *L'Art de perdre*, Flammarion, 510 p.

Dans cette sélection, les écrivains « français » sont plus nombreux que les écrivains « algériens ». Étant donné mes contributions antérieures, il était normal que ceux-ci soient moins sollicités. De plus, par rapport aux mémoires de la guerre, cette distinction n'est pas toujours pertinente : où classer les descendants d'Algériens et les œuvres d'Algériens vivant en France ? Choix a aussi été fait de ne retenir qu'une seule œuvre évoquant la guerre même si l'auteur cité en a plusieurs à son actif : celle qui a été

---

<sup>8</sup> Le chiffre entre parenthèses permet ensuite de le donner seul sans être obligée de citer entièrement la référence. La génération à laquelle appartient l'écrivain est importante, dans notre perspective de recherche, aussi avons-nous noté, entre crochets et après le nom de l'auteur, son année de naissance.

retenue est celle où elle domine. Il arrive aussi que les écrivains des deux pays dialoguent à l'occasion de la sortie de leur œuvre : ainsi du dialogue entre Maïssa Bey et Zahia Rahmani, dès 2004, ou du dialogue plus récent entre Samir Toumi et Alexis Jenni, dans le cadre de la table-ronde « La place de la guerre dans les mémoires », organisée au MUCEM de Marseille le 12 juin 2017. Il y a une imbrication qu'il faudrait aussi interroger.

Nous proposons deux entrées dans cette contribution pour entamer le travail d'analyse et de confrontation des œuvres : interroger l'interpellation du père et rendre visible le matériau référentiel choisi pour la fiction.

### Présence des pères

C'est un fait... les pères partent à la guerre, laissant derrière eux femmes et enfants. On ne pourra donc s'étonner que les pères soient aussi prégnants dans les récits algériens et français. Que faire de ce père, à l'âge adulte, quand son absence ou son retour, sa toute puissance mise à mal, son humiliation, sa dégradation ont provoqué un traumatisme durable qu'on ne parvient à affronter par l'écriture qu'à l'âge adulte ? La réparation est-elle de la même nature quand on est fille ou fils, quand le père est soldat du contingent ou militaire de carrière, militant indépendantiste ou supplétif de l'armée française, insoumis ou déserteur ? L'écriture, en permettant de contrôler ce qui hante, de remplir le vide provoqué par le trauma, arrive-t-elle à la maîtrise de la perturbation ?

Autour du 40<sup>e</sup> anniversaire de l'indépendance de l'Algérie, en 2002, Maïssa Bey avait ouvert le feu, si l'on peut dire, avec son récit *Entendez-vous dans les montagnes...* (2), suivi, en 2003, de *Moze* de Zahia Rahmani (3). Ces deux récits mettaient en présence des frères ennemis : le père-héros et le père-harki. C'est dix ans plus tard que le trio des combattants avait été, en quelque sorte, complété par le récit de Claire Tencin, *Je suis un héros : j'ai jamais tué un bougnoul* (7), où le père, soldat français embarqué dans cette guerre, en est sorti vivant mais totalement traumatisé. Ce récit sortait à la même date que l'enquête de Florence Dosse sur les enfants d'appelés ou autres soldats français engagés dans le conflit<sup>9</sup>. Rugissant, il n'en est pas

---

<sup>9</sup> Florence Dosse, *Les Héritiers du silence*, Paris, Stock, 2012.

moins silencieux sur sa guerre, si ce n'est la phrase obsessionnelle qui sert de titre à l'écrivaine :

« ... le retour de mon père aphasique, la langue coupée, un volcan en sommeil qui allait exploser en borborygmes et en onomatopées au milieu de la cuisine, un volcan qui n'allait pas s'éteindre pendant quarante ans. Une guerre invisible qui s'est propagée dans ma famille et aussi dans toutes les familles des soldats qui sont rentrés d'Algérie, qui ont continué à se battre contre un ennemi invisible, la langue coupée, la peur dans le bide, les crises et le délire, à épuiser tous ceux qui les entouraient »<sup>10</sup>.

Véritable texte coup de poing, le récit de Claire Tencin est d'une violence jamais égalée en littérature pour ce type de sujet. Si des études s'étaient penchées sur la question, il n'y avait pas eu encore de texte littéraire aussi fort et sans concession : « Face à l'irruption brutale de la violence, la vue des corps révèle chez de nombreux appelés les traumatismes profonds liés à la disparition des interdits : le "silence et la honte" des soldats, confrontés à la réalité des actes auxquels ils participent, donnent la mesure de la révélation brutale du visage de la guerre et de ses conséquences »<sup>11</sup>. Claire Tencin affronte le monstre et dévie vers le vrai responsable, l'État français, comme le fait Zahia Rahmani.

La voix narrative est différente d'un récit à l'autre. Maïssa Bey se distingue de Zahia Rahmani et de Claire Tencin : elle adopte une voix omnisciente qui surplombe les personnages – un homme âgé qui a été soldat en Algérie, une Algérienne d'une cinquantaine d'années, tous deux dans le même compartiment de train, en France – en sondant leurs pensées et leur déléguant la parole dans des monologues intérieurs alternés. Elle tente ainsi de renouer un dialogue entre les deux pays. Les deux autres utilisent la première personne, assumant leur discours de bout en bout et ménageant quelques passages où s'entend la voix du père : elles sont dans la rupture et dans la demande de comptes à l'État.

Le récit de Maïssa Bey dit le traumatisme de la fille, refoulé jusque-là : elle insiste sur l'absence de père, perturbant la construction de la personnalité de la fille qui reste, elle, vivante, dans un monde où elle côtoie

---

<sup>10</sup> Claire Tencin (7), p. 16.

<sup>11</sup> Catherine Milkovitch-Rioux, *Mémoire vive d'Algérie. Littératures de la guerre d'indépendance*, Paris, Buchet Chastel, 2012, p. 117.

les faux héros et les bourreaux, les catégories habituelles se brouillant dans le réel. Désirée Schyns signale à son propos « un livre indulgent qui évoque un esprit de conciliation entre la France et l'Algérie »<sup>12</sup>. Notons aussi qu'il s'agit d'un livre-sépulture pour un militant sans sépulture. Pour Zahia Rahmani, le suicide du père fait choc, libère ce qui avait été enfoui et le réoriente afin de pouvoir écrire ce livre de deuil, démarche qu'accomplit aussi Claire Tencin.

Les trois récits retracent des vies réelles bouleversées par la guerre et la fiction permet de symboliser l'événement : les textes sont courts, privilégiant le fragment et multipliant les voix. Il semble que ce passage à l'écriture libère de l'emprise du passé : on peut le constater pour les deux premiers récits à travers le portrait du père que chacune des écrivaines a écrit dans le collectif *Mon père*, en 2007<sup>13</sup>.

Dans les récits étudiés, l'image du père prend le pas sur celle du guerrier et réinscrit la fille dans une généalogie perdue ou perturbée. La différence entre la première et les deux suivantes vient de la différence qu'il y a entre l'héritière d'une figure valorisée dans le collectif où l'on vit et les héritières de figures dévalorisées et, même, méprisées. Celles-ci ont alors à rechercher des circonstances atténuantes autorisant tout à la fois la compassion et la colère. Ces circonstances atténuantes ne sont pas l'objet du récit de Maïssa Bey, fille de « héros » au sens positif du terme, ce qui fait de son récit un écrit plus consensuel. En ce sens, *Entendez-vous dans les montagnes* annonce, dès son titre, une recherche de conciliation avec cette jonction de *La Marseillaise* et de *Min Djibalina. Moze*, composé de la première syllabe du prénom du père et du prénom de la fille, dit le dépassement du trauma par l'assimilation « corporelle » des deux personnes pour arriver à la libération sans renoncement. *Je suis un héros : j'ai jamais tué un bougnoul* est l'interpellation brutale du lecteur à un moment où l'on cherche à dévoiler les vérités complexes de cette guerre.

---

<sup>12</sup> Désirée Schyns, *La Mémoire littéraire de la guerre d'Algérie dans la fiction algérienne francophone*, Paris, L'Harmattan, « Études transnationales, francophones et comparées », 2012, p. 283.

<sup>13</sup> Leïla Sebbar, *Mon père*, textes inédits recueillis par Leïla Sebbar, Montpellier, éditions Chèvre-feuille étoilée, 2007, 348 p. ; Maïssa Bey, « Fragments » ; Zahia Rahmani, « Figure d'un homme ». Pour une analyse plus détaillée, cf. Ch. Chaulet Achour, « Traumatismes de guerre : père/fille. Comment reconstruire la filiation ? » (disponible sur [www.christianeachour.net](http://www.christianeachour.net)).

Comme on peut le constater avec le récit de Claire Tencin, le cinquantenaire de l'indépendance de l'Algérie favorise l'édition de nouvelles œuvres. En 2013, Nina Koriz publie en Algérie un roman conséquent, *Des femmes de cœur* (8). En construisant son récit autour de la recherche d'une origine et en le faisant avec beaucoup de suspense et de rebondissements, la romancière tient son lecteur en haleine et le conduit jusqu'au bout du parcours sans le perdre. Comme l'écrivait Ferhat Zafane dans *La Dépêche de Kabylie*, au moment du Salon international du Livre d'Alger 2013 : « le roman est puissant, dramatique, donnant le frisson. Pour un coup d'essai, c'est un coup de maître. Ce fruit de quatre années d'insomnie et d'attente révèle un esprit déterminé à souffler sur la poussière couvrant l'Histoire, pour connaître la petite histoire. Grâce à quelques fils qui se sont tendus à travers les époques, nous accédons à l'intime conviction que la bataille, sans concession, que cette jeune fille livre à l'oubli devrait faire un cas d'école pour les chercheurs de la vérité »<sup>14</sup>. Ambre vit depuis son plus jeune âge avec des bribes de mémoire qui lui reviennent en flashes et que le roman dénoue patiemment. Elle se lance dans une recherche du père qui la conduit aussi à se découvrir une autre mère : cette recherche l'entraîne sur de véritables montagnes russes émotionnelles puisque, se pensant d'abord fille d'un collaborateur des Français, elle finit par connaître la vérité : elle est la fille du frère de celui qui l'avait adoptée, responsable nationaliste et héros de la guerre de libération nationale. Le silence d'une photo des années 50 réunissant cinq amis est le ressort dramatique de cette quête du père. Bousculant les idées reçues et les répartitions ethniques bien tranchées, ce roman rend compte à sa façon de la complexité humaine de l'Algérie et de sa guerre.

En 2015, Michel Serfati publie *Finir la guerre* (9). Si l'incipit est rude, la perspective est plus optimiste. Le père d'Alex, pendu, entre dans le récit par son suicide, intervenu cinquante ans après la fin de la guerre. Le fils, qui n'entretient pas vraiment de rapport avec ce père taiseux, est appelé :

« La masse lourde du cadavre pendait au bout de la corde, chargée d'un silence définitif, bras et jambes immenses. À côté de la chaise renversée, sous les pieds nus, gonflés et noirâtres, les deux pantoufles

---

<sup>14</sup> <http://www.depechedekabylie.com/cuture/130963-des-femmes-de-coeur-de-nina-koriz-present-au-sila.html>

et une flaque. Alex s'immobilisa sur le pas de la porte, pétrifié devant cette scène incompréhensible. Il ne vit pas tout de suite le visage, le corps faisait face à la fenêtre, mais il sentit l'âcreté de la pisse, mêlée à une odeur de renfermé, non, une odeur de merde qui giflait, il étouffa un cri. À pas feutrés, comme pour ne pas réveiller le défunt, il avança et le contourna à distance prudente... ».

Bien malgré lui et à cause de ce suicide, le fils devient l'héritier du secret de son père, qui trouve dans ses tiroirs une lettre récemment reçue d'Alger. Il prend la décision de s'y rendre pour découvrir et comprendre où son père « a laissé son âme », pour reprendre le beau titre de Jérôme Ferrari. Il y rencontre Kahina, la jeune femme auteure de la missive, qui lui apprend qu'elle considère son père comme un héros puisqu'il a tenté de sauver son propre père, l'été 1959, ce que n'a jamais cherché à démentir celui-ci. Alex va donc, avec elle, sonder ce mystère qui lui révèle bien autre chose. Les deux jeunes gens sont attirés l'un par l'autre et déambulent dans Alger avec ses lumières et ses échecs : ils se reconstruisent en dépassant le poids des pères et la culpabilité attachée à leurs actes.

Dans le blog « D'une berge à l'autre. Journal d'un lecteur curieux », on peut lire, en date du 11 juillet 2015 :

« Un premier roman absolument remarquable, dressant des ponts entre l'Algérie de l'indépendance et celle d'aujourd'hui, sans mettre un voile sur les problèmes actuels ni nier la beauté qui se dégage de cette terre et de ses habitants. Sombre et lumineux comme le pays qu'il découvre, le cheminement intérieur d'Alex est semé d'embûches mais reste chargé d'espoir. Le texte est magnifique, il interroge sur la lâcheté, l'amitié, la trahison, sur la frontière ténue entre héros et bourreaux, sur l'idée de résistance, de responsabilité individuelle face à la soumission aux ordres de l'autorité "légitime". Il dit aussi magnifiquement l'Alger d'aujourd'hui, ses ruelles sales écrasées de chaleur, sa jeunesse désœuvrée mais pas abattue, le goût du partage de sa population. C'est beau, très fort, lucide et sans jugement de valeur.

Même si, comme le dit Kahina, "nous ne sommes pas coupables des actes de nos pères", nous portons en nous l'histoire de nos parents, qu'on le veuille ou non, et nous la subissons toujours plus ou moins. L'important finalement étant de ne jamais juger sans savoir. Plus facile à dire qu'à faire, Alex y parviendra, se libérant enfin de la chape de plomb qu'il sentait peser sur ses épaules depuis l'enfance et

amorçant enfin une métamorphose aussi salvatrice qu'indispensable »<sup>15</sup>.

En 2016, Samir Toumi publie à Alger son second roman, *L'Effacement* (11), variation vertigineuse sur le thème du double et de l'homme qui perd son ombre. C'est une mise en accusation implacable du père, combattant héroïque de la guerre qui oublie, semble-t-il, toutes ses valeurs après l'indépendance, en devenant un apparatchik prédateur et profiteur. Le second fils, le narrateur justement, est effacé, timoré. Vivant dans l'ombre de ses parents, il perd progressivement son reflet, jusqu'à son effacement total. Sa personnalité se dissout dans celle de son père : c'est sa manière de le récupérer alors que, de son vivant, ils n'ont jamais pu communiquer. Avec beaucoup de subtilité, le romancier entre dans cette pulvérisation insidieuse d'une personnalité qui se croit, se veut, héritière du passé. Comme le déclarait Kamel Daoud dans un entretien du 10 mai 2017 avec Ali Baddou : « En Algérie, vous naissez endetté », la dette étant tout ce que l'on doit aux « glorieux aînés ». Le narrateur paie sa dette au prix de sa folie puisque son frère aîné l'enferme dans une clinique psychiatrique. Il n'y est pas seul, son père étant toujours là :

« Lorsque je lui ai confié que je n'avais plus de reflet, il m'a répondu que ce n'était pas utile, car je l'avais, lui. [...] Quand j'ai évoqué mes absences et la disparition de tous mes souvenirs, il a haussé les épaules. *Tu as les miens*, m'a-t-il rétorqué, *ils sont bien plus riches et intéressants. J'ai une guerre à t'offrir, une fabuleuse victoire, et la construction d'un immense pays, que demander de plus ? Je te les donne, mes souvenirs, ils sont tiens*. J'ai remercié papa, et lui, m'a caressé les cheveux [...]. Je suis le Commandant Hacène, glorieux moudjahid de l'Armée de libération nationale, valeureux bâtisseur de l'Algérie indépendante »<sup>16</sup>.

En 2016, avec *Un loup pour l'homme* (13), Brigitte Giraud livre une nouvelle histoire sur ces combattants de la guerre. Le roman s'ouvre sur la visite chez un gynécologue qui refuse de faire avorter Lila, toute jeune femme qui ne veut pas garder son enfant car Antoine, son jeune mari, est

---

<sup>15</sup> La guerre d'Algérie peut apparaître au cours d'un récit qui ne lui est pas consacré. Dans *Profession du père* (2015) de Sorj Chalandon, le jeune garçon, Émile, vit un huis clos effrayant à cause de la folie et de la violence du père. Ce père, adepte de l'OAS, l'entraîne, à travers Paris, dans ses convictions délirantes.

<sup>16</sup> Samir Toumi (11), pp. 213-214. La dernière phrase est la dernière du récit.

appelé en Algérie et qu'elle ne veut pas engager une grossesse avec cette menace. Le roman se passe entre 1959 et 1961 et le gynécologue refuse. Antoine est résigné à ce départ, même s'il refuse de porter une arme et demande une formation d'infirmier. L'arrivée dans le pays en guerre est toute d'étrangeté. Sans se révolter, les jeunes recrues se demandent vraiment ce qu'elles font là. Antoine est affecté à l'hôpital militaire de Sidi-Bel-Abbès et comprend vite que ce n'est pas une sinécure. Il est, d'une certaine façon, en première ligne des corps fracassés et des esprits traumatisés. Il se donne à sa « mission » et a du mal à retrouver sa complicité avec Lila quand elle décide de finir sa grossesse et d'accoucher à Sidi-Bel-Abbès. Il est entièrement métabolisé par la guerre, par la souffrance, par la peur, plus préoccupé par « ses » blessés – particulièrement par l'un d'eux, Oscar – que par sa femme et sa fille. C'est du secret d'Oscar qu'est tiré le titre du roman, à l'encontre du sens que l'on peut donner en guerre à *l'homme est un loup pour l'homme*.

Antoine est enfin libéré, mais reviendra-t-il jamais à une vie « normale » ? « Voilà, c'est terminé. Ils sont priés de ne plus y penser. De chasser le mauvais rêve d'un revers de la main. La guerre d'Algérie n'a pas eu lieu »<sup>17</sup>. Il est comme ses autres camarades qui ont échappé à la mort et sont censés être revenus d'une guerre qu'ils n'ont pas voulue. La force du récit est dans cette plongée toute en lenteur dans une fin de guerre et dans la prise de conscience du poids dont elle va peser, de la plaie qu'elle ouvre, au cœur de vies ordinaires.

Paru en 2017, le roman très médiatisé d'Alice Zeniter (15) doit aussi être analysé dans cette perspective de la lignée paternelle. Mais il nous semble plus intéressant de le solliciter dans la seconde partie de notre panorama.

### **Le choix du rapport Histoire/fiction : matériaux pour une narration**

Les œuvres retenues ici peuvent s'analyser selon trois directions : la première sollicite la superposition des guerres, si l'on considère comme telles les années noires qu'a traversées l'Algérie à compter de 1988. Le récit de ces années aspire en son cœur le souvenir de la guerre d'Algérie et les

---

<sup>17</sup> Brigitte Giraud (13), p. 242.

auteurs en jouent diversement. La seconde concerne la construction du récit autour d'un personnage référentiel ayant réellement existé ou proche d'une référentialité : ce sera, pour nos auteurs, le Capitaine Degorce, Victorien Salagnon et Fernand Iveton. Enfin, la troisième examinera les faits empruntés à l'Histoire pour appuyer l'argumentation du récit.

### *Guerres en miroir*

En 2002, Karima Berger publie un roman très intéressant, *La Chair et le rôdeur* (1), où les mémoires, algérienne et française, sont mises en confrontation par le choix de l'anecdote. Dans un village des Corbières où une jeune femme algérienne vient, dans les années 1990, se reposer après des mois de tension et de cauchemar, la peur ne la quitte pas car elle se sent épiée et poursuivie par un homme du village. La raison de cet acharnement est donnée en cours et, surtout, en fin de récit, lorsque l'homme la séquestre et décide qu'elle doit « payer », en représailles de la mort de son frère aîné, appelé pendant la guerre d'Algérie. D'une forte intensité et par touches délicates et sensibles, la narratrice nous plonge au cœur des prolongements de la guerre, des haines, montrant l'inextricable mêlée du passé et du présent si un silence d'incompréhension les enferme dans le secret des êtres. La parole de la jeune femme s'entrecroise avec les monologues intérieurs de l'homme, faisant monter la tension. Ainsi, après l'avoir vue de près chez des amis, il confie :

« De près, elle semblait moins sauvage qu'elle ne le laissait paraître. [...] Je n'ai pas résisté à l'entreprendre sur la guerre, comme ça, en attaquant de suite, pour qu'elle me dise où elle était, pendant que Philippe se faisait tuer ; elle répliqua aussi sec avec une sombre histoire de père torturé mais qui sait ? Pourquoi la croire ? [...] Un bel animal me disais-je, Philippe a dû succomber et se laisser piéger par la duplicité de ces femmes, au point de danser, sans se méfier, avec une poseuse de bombes qui allait bientôt le pulvériser »<sup>18</sup>.

Laurent Gaudé, dont on sait que le rapport à l'Histoire, lointaine ou proche, est essentiel dans son écriture, n'a traité de la guerre d'Algérie frontalement que dans une fiction théâtrale, *Les Sacrifiées*, en 2004 (4).

---

<sup>18</sup> Karima Berger (1), pp. 141-142. Cf. aussi Christiane Chaulet Achour, « D'une guerre à l'autre en Algérie – 1954/1962. Guerres en miroir ? Anouar Benmalek, Salima Ghezali et Aïssa Khelladi » (disponible sur [www.christianeachour.net](http://www.christianeachour.net)).

Il y visite le destin de trois femmes de générations successives, permettant d'évoquer la guerre, l'émigration, l'islamisme. Si une seule d'entre elles est en lien avec la guerre de 1954, les trois destins dépendent les uns des autres. Sa position, exposée dans son texte « À propos de la pièce », est intéressante pour notre propos :

« Je fais partie de la génération des enfants de ceux qui eurent “vingt ans dans les Aurès” et j'ai le sentiment que quelque chose nous a été transmis de là-bas. Une transmission par défaut. Nos pères ont perdu en ces terres un peu d'eux-mêmes et cette chose perdue nous a été léguée. Comme un regret. Comme un souvenir de jeunesse et de souffrance mêlé. [...]

Je n'ai pu me lancer véritablement dans l'écriture des *Sacrifiées* que lorsque s'est imposée l'idée du triptyque. Je ne voulais pas me cantonner à la période de la guerre d'Algérie mais accompagner mes personnages de cette période-là à nos jours. La pièce s'est construite ainsi : trois parties, trois époques, trois personnages féminins. De la guerre d'indépendance (1954-1962) à la montée de l'islamisme (les années 1990) en passant par l'émigration des années 1970-1980, nous suivons le destin de Raïssa, Leïla et Saïda.

*Les Sacrifiées* n'est pas une pièce sur l'histoire de l'Algérie. Ni sur l'histoire des relations franco-algériennes. Je ne suis ni historien ni analyste politique. Je suis dramaturge. Si l'histoire est présente – et elle l'est –, c'est uniquement comme matériau pour la fiction. [...]

*Les Sacrifiées*, c'est l'histoire de trois femmes : Raïssa, Leïla et Saïda plongées dans la tourmente. Chacune croit, à un moment donné, au bonheur. Et pour chacune, la promesse du bonheur est repoussée parce que l'Histoire fait irruption dans leur vie et saccage tout. Elles sont, sans cesse, dépossédées et contraintes au combat ».

### *Autour de personnages acteurs de la guerre*

En 2010, Jérôme Ferrari publie *Où j'ai laissé mon âme* (5). Un homme, le Capitaine Degorce, responsable militaire pendant la Bataille d'Alger, confie ses états d'âme et ses doutes. Il donne même de bons conseils à ses soldats pour bien conduire un interrogatoire :

« Messieurs, la souffrance et la peur ne sont pas les seules clés pour ouvrir l'âme humaine. Elles sont parfois inefficaces. N'oubliez pas qu'il en existe d'autres. La nostalgie. L'orgueil. La tristesse. La honte. L'amour. Soyez attentifs à celui qui est en face de vous. Ne vous obstinez pas inutilement. Trouvez la clé. Il y a toujours une clé ».

Résistant et croyant, il a choisi, après avoir connu le pire durant la Seconde Guerre mondiale, le métier des armes. Il a rencontré Andréani en Indochine et, ensemble, ils sont allés en Algérie. S'ils sont profondément liés par ce qu'ils ont vécu dans un camp vietminh, les trois jours qui constituent le temps du récit sont ceux de leur opposition et de leur éloignement l'un de l'autre, en pleine Bataille d'Alger, en 1957. Andréani pratique sans problème la torture alors que Degorce ne sait plus où il en est. C'est alors que survient la capture d'un chef FLN, Tahar – inspiré par Larbi Ben M'Hidi. Degorce l'arrête, mais n'est en rien apaisé. Il ne sait plus trouver les mots, ni pour les siens, ni pour Dieu. Il cherche réconfort auprès de son prisonnier, espérant une sorte de pardon. Andréani lui renvoie brutalement sa vérité :

« Vous êtes un bourreau et un assassin. Vous n'y pouvez plus rien, même si vous êtes encore incapable de l'accepter. Le passé disparaît dans l'oubli, mon capitaine, mais rien ne peut le racheter ».

L'efficacité de l'écriture n'empêche pas qu'on puisse avoir du mal à partager l'intimité d'un tortionnaire repentant<sup>19</sup>.

Sur cette lancée d'un retour de mémoire « algérienne » dans le « récit national » français, le Goncourt est attribué à Alexis Jenni en 2011, pour *L'Art français de la guerre* (6).

Ce dernier roman est exemplaire de l'intérêt et de l'ambiguïté que soulève la question coloniale. L'Indochine a une place conséquente dans le roman et l'Algérie, après la Seconde Guerre mondiale, une place importante. La condamnation de « la guerre » dans sa généralité ouvre le roman avec la guerre néo-coloniale qu'a été la première guerre du Golfe. Puis le narrateur poursuit une ligne mélodique plus transversale dans l'ensemble du roman : rendre sensible son lecteur aux heurs et malheurs de l'armée française, faire que les Français regardent d'un autre œil leur armée et portent un jugement moins tranché sur les guerres coloniales, les obligeant à affronter l'impensé colonial. Pour cela, la fiction s'appuie sur la

---

<sup>19</sup> Il y a tant à lire sur la torture pendant la Bataille d'Alger. Voir, de H. G. Esméralda, *Un été en enfer : Barbarie à la française. Témoignage sur la généralisation de la torture, Algérie 1957*, Paris, Exils Editeur, 2004. Des extraits de ce témoignage ont été publiés en 1958, mais l'auteure a voulu le rééditer en entier « afin de rappeler aux jeunes fanatiques musulmans que, durant la guerre d'Algérie, se sont battus aux côtés des Algériens, de nombreux militants juifs et chrétiens » (4<sup>e</sup> de couverture).

vie d'un légionnaire, Victorien Salagnon, qui, après s'être trouvé, un peu par hasard, dans la résistance, s'est engagé pour l'Indochine et a continué sa carrière guerrière en Algérie : de la Seconde Guerre mondiale à la guerre d'Algérie, il traverse ce que le romancier appelle « la guerre de vingt ans : 1942-1962 ». On suit aussi les retombées des guerres coloniales à travers le personnage de Mariani et ses groupes d'autodéfense et, à la fin de cet énorme roman, dans les pages particulièrement hostiles au film de Pontecorvo, *La Bataille d'Alger*, et au FLN, en une place stratégique conclusive dont l'auteur est bien conscient, comme il ressort d'un entretien avec Baptiste Liger, paru dans *L'Express* le 2 novembre 2011 :

« Je sais bien que l'Algérie n'est pas la France, mais il me semble que c'est une erreur de parler de guerre coloniale. C'est avant tout une guerre civile [...]. Tous les autres n'ont ici plus le droit à l'Histoire, à l'image des pieds-noirs... Leur présence même interdisait la résolution du conflit. Dès lors, il ne faut jamais oublier que ces deux pays et leurs ressortissants ont des racines communes, beaucoup de choses à se dire ».

Cette réhabilitation de Salagnon, Alexis Jenni la revendique :

« Souvent, quand on parle aujourd'hui de personnes comme Victorien Salagnon, c'est mal vu. Ça n'est pas bien. Mais qu'est-ce que ça signifie, d'arriver en 1946 en Indochine ? Qu'est-ce que ces types ont vécu ? [...] Alors, j'ai tenté de donner à mon héros une certaine logique. Salagnon, c'est un type qui a fait des études et qui se retrouve dans quelque chose qui le happe. Que se passe-t-il quand un individu *a priori* pas élevé pour une telle aventure se retrouve propulsé en Indochine ? Il correspond un peu à l'image caricaturale que j'ai du lecteur de *L'Art français de la guerre*, appartenant à une classe moyenne cultivée. J'en ai assez du discours classique et rassurant, comme "les tortionnaires sont des salauds". Ça, c'est facile. Le type intelligent, que fait-il en situation de guerre ? »<sup>20</sup>.

En ce qui concerne Alexis Jenni, ce choix narratif du personnage du légionnaire et de son amour indéfectible pour sa femme pied-noire fait de la partie « algérienne » du roman une sorte de contre-épopée des vaincus, victimes de l'Histoire.

---

<sup>20</sup> Il serait intéressant de relire le Degorce de Jérôme Ferrari et le Salagnon d'Alexis Jenni sous l'éclairage de l'ouvrage de Charlotte Lacoste, *Séductions du bourreau*, Paris, Presses universitaires de France, 2010.

Après ces deux choix de faire entrer le lecteur dans la conscience ébranlée d'un tortionnaire<sup>21</sup> et dans la grandeur d'un légionnaire, c'est une tout autre option que prend Joseph Andras en 2016, avec *De nos frères blessés* (10) où il fait revivre Fernand Iveton, le seul « Européen d'Algérie » guillotiné par le pouvoir français pendant la guerre. Il y a tentative de sortir du « duel » colonial classique, entre « eux » et « nous », pour le représenter autrement et réfléchir à la transmission, souvent mortifère et nostalgique, nourrissant parfois une rancœur diffuse à l'égard du pays perdu et de ses habitants.

Au-delà des remous suscités par le refus du jeune romancier de jouer le jeu médiatico-littéraire, ce qui nous intéresse dans ce récit remarquable est sa capacité à passer du document à la fiction. Sa base documentaire est l'enquête de Jean-Luc Einaudi, publiée en 1986, *Pour l'exemple. L'affaire Fernand Iveton*. Il la transforme en un récit prenant, engagé et éminemment littéraire, au sens noble du terme. Dès le titre, on reconnaît un vers du poème écrit à la prison de Barberousse, le jour de l'exécution, par Annie Fiorio-Steiner. Deux écrivains l'avaient précédé dans la reprise de cette « affaire » : Emmanuel Roblès, dans une pièce de théâtre située pendant la guerre, pièce interdite, *Plaidoyer pour un rebelle* ; et, en 1990, Rachid Boudjedra, avec *Le Désordre des choses*. Fernand Iveton est une figure de la guerre de libération et le poème « Ce matin ils ont osé / ils ont osé / vous assassiner » l'a inscrit au plus intime de la mémoire algérienne, au pays même.

Le romancier, averse d'entretiens, en a donné un au quotidien algérien *El Watan*, en mai 2016. Ce qu'il dit de ses intentions et du travail d'écriture réalisé éclaire la réussite du récit. Il ne fait pas d'Iveton un super-héros : c'est un militant convaincu mais, jusqu'au bout – les lettres citées le montrent –, il croit qu'il va être gracié tant sa condamnation expéditive ne peut tenir la route d'un point de vue juridique. Le souci de Joseph Andras a été de lui rendre toute son humanité et cette humanité est renforcée par le rôle central qu'il donne à Hélène, son épouse, et, donc, à l'amour qui les lie. Ce qu'il souhaitait aussi, c'était de faire revivre un héros populaire : « Je tenais à cette parole populaire, où les terrains de foot sont plus familiers

---

<sup>21</sup> Cf. Christiane Chaulet Achour, « La question de la torture en Algérie. 1954-2002 », in V. Bonnet *et alii* (dir.), *Conflits de mémoire*, Paris, Karthala, 2004 (disponible sur [www.christianeachour.net](http://www.christianeachour.net)).

que les bibliothèques ». Enfin, l'humanité d'Iveton, c'est aussi qu'il est « l'auteur d'un fiasco ». La langue de Joseph Andras mêle à la fois des évocations de la ville, dont on sent qu'il la connaît bien, et le mélange de français et d'arabe qu'on y entend quotidiennement. Le titre lui permettait de rendre Iveton à sa communauté résistante, au-delà des clivages ethniques et religieux : « J'aimais ce "nos" : Fernand Iveton n'est pas seul dans son combat. Un militant conjugue toujours au pluriel ». Enfin, à la question : « pourquoi ce livre ? », Joseph Andras répond qu'il faut penser l'Histoire autrement :

« Nulle envie de "rejouer la guerre". Plutôt de renouer les fils et de tracer, comme on tend la main, une autre voie : celle de l'idéal d'émancipation social et politique qui habitait les protagonistes.

C'est un livre qui chahute les narrations officielles et effiloche les hauts drapeaux – des autorités françaises et du FLN ».

### *Faits et personnages pour dire la guerre et son incrustation aujourd'hui*

En ce mois de septembre 2017, c'est à un personnage ordinaire que s'intéresse Yves Bizet avec *Indocile* (12). Théo a 18 ans et on est en 1961. Il est au chevet de son ami Antoine, revenu blessé d'Algérie et plongé dans un profond coma. Lui-même doit partir dans les semaines qui viennent. Il ne veut pas faire cette guerre et essaie de s'y soustraire, sans parvenir à se faire réformer. Poussé par des forces qui lui sont extérieures, son père, Mila, la jeune femme fantasque dont il tombe amoureux et sa liaison avec la mère d'Antoine, il est plus indocile qu'insoumis et déserteur. Obligé à la clandestinité, il se livre finalement à la police pour continuer sa recherche existentielle, une fois la guerre terminée. Ce roman est bien plus une recherche de l'amour, de la sexualité et de la liberté qu'un roman sur la guerre d'Algérie, dont Théo ne semble connaître ni les tenants ni les aboutissants. Il propose un personnage de déserteur par accident et fuite en avant. On est assez loin du *Déserteur* de Maurienne ou de la chanson emblématique de la résistance à la guerre, interdite sur toute sa durée, interprétée par Mouloudji puis tant d'autres.

Toujours en septembre 2017, paraît un roman très médiatisé, *L'Art de perdre* (15) d'Alice Zeniter. Ce qui intéresse notre sujet c'est toute la première partie et, pour les seconde et troisième parties, les effets de la guerre sur les descendants, dont nous ne traiterons pas ici. La romancière

raconte l'histoire des Algériens qui ont choisi d'être du côté des Français. Elle accomplit ainsi un devoir de mémoire et une reconnaissance de filiation sans honte et sans adhésion nécessaire au passé, avec une volonté de faire accepter la diversité française sans en gommer les origines multiples.

Comme dans les fictions précédentes, c'est dans cette perspective qu'elle choisit les éléments de son récit. Chaque événement sélectionné, attesté par les historiens, renforce la stature du grand-père, plus rusé que traître, aveuglé plutôt que lucide sur l'avenir du pays. Le premier fait historique est l'attaque du 1<sup>er</sup> novembre 1954 dans les Aurès, avec l'assassinat du couple d'instituteurs. Le second fait est l'ordre du FLN donné aux anciens combattants de ne plus toucher leur pension militaire. Le troisième fait retenu est l'arrivée assez spectaculaire des « hommes du FLN » une nuit au village, pour fédérer les villageois. Le quatrième fait historique est la fameuse embuscade de Palestro, le 18 mai 1956, reprise dans de nombreux récits évoqués antérieurement, et qui a eu un retentissement très grand en France. Le cinquième événement sélectionné est la bombe du Milk-Bar à Alger, où Ali se rend pour affaires en septembre 1956. « Quelques jours plus tard, la bataille d'Alger commence. Ali n'achètera jamais son appartement ». Rien ne sera dit de cette dernière, conséquence, selon l'ordre de la narration, des attentats du FLN. Le sixième événement choisi a lieu un matin de janvier 1957 : c'est l'égorgeement d'Akli, le président de l'Association des anciens combattants, devant le local de celle-ci. Minutieusement décrite, la scène donne même l'explication du « sourire kabyle ». Le huitième événement historique est l'arrivée au pouvoir de De Gaulle, en juin 1958. Quelques faits sont listés – le plan Challe, le napalm, etc... – sans qu'Ali et les siens soient directement concernés. Le choix de huit événements historiques, attestés, permet de cerner le grand-père Ali et de raconter un point de vue sur la guerre d'Algérie. Ce repérage des documents historiques et de leur utilisation dans chaque fiction donne une bonne perspective du discours tenu par la narration.

On peut achever ce panorama sur un autre roman de 2017 : celui de Tassadit Imache, *Des cœurs lents* (14). S'il n'y a pas, chez cette écrivaine, de récit de la guerre au sens propre du terme, toute son écriture, depuis son premier roman, est habitée par les conséquences de la guerre d'Algérie en France sur une partie de la population. Tassadit Imache est née en 1958,

d'une mère française et d'un père algérien, dans le milieu ouvrier. Elle déclarait dans un entretien :

« Je suis née en France au milieu de la guerre d'Algérie, d'une Française et d'un immigré algérien qui s'étaient rencontrés à l'usine. Je suis l'enfant de ces deux-là... des lutteurs forcément ! Héritière illégitime, improbable ? Ou trait d'union en perpétuelle tension ? Le sentiment d'illégitimité s'il ne vous fixe pas dans un doute permanent, vous propulse de toute la force de la nécessité d'être et vous donne donc une liberté particulière. Bien sûr, il y a eu ce choc dans l'enfance, mon saisissement devant la violence inouïe de cette histoire-là, celle de la France et de l'Algérie. Mais je n'y ai pas vu que des ombres. Doit-il y avoir une emprise à vie de cette histoire ? Préempte-t-elle la vie de nos enfants, de nos petits-enfants ? Doit-on construire une généalogie de vies fracassées ou fêlées ? Toute identité personnelle est mouvante, on ne fige bien que les morts. Quel que soit l'héritage familial, historique, se construire en tant qu'individu est un défi. Pour peu qu'on renonce à se poser à vie en créanciers de nos parents, de nos grands-parents, de nos "féroces ancêtres". Je n'ai pas le goût de la dette et du malheur »<sup>22</sup>.

François et Bianca, appelés par le commissariat, se retrouvent dans une ville au bord d'un lac pour les obsèques de leur frère Tahir, pour « des retrouvailles forcées au bord d'une tombe ». Tous les deux ont « la même gueule de faux repentis de la désespérance, leur vrai air de famille. Voilà, le benjamin l'avait eue, sa mort violente, comme prévu »<sup>23</sup>.

Le secret de cette famille tient au grand-père algérien dont on n'a pas porté le nom. Et Bianca se souvient des propos de sa mère : « Vous êtes de vrais Chesneau. Tahir, lui, c'est tout le portrait de son grand-père, né indigène, mort exilé. Un solitaire. Ils ont eu ses os avant l'heure »<sup>24</sup>.

Tassadit Imache a publié là un récit tout en nuances, en pudeur, mais sans esquiver les questions graves qui traversent la société française. Elle le fait de façon aboutie et pose des questions essentielles. Dans un entretien avec Arezki Metref, elle déclarait déjà :

---

<sup>22</sup> <http://www.lesoirdalgerie.com/articles/2010/02/17/article.php?sid=95850&cid=16>.  
Le 17 février 2010.

<sup>23</sup> Tassadit Imache (14), pp. 17-18.

<sup>24</sup> *Ibid.*, p. 48.

« La lecture rétrospective de l'histoire de l'immigration en France à laquelle on voudrait nous contraindre aujourd'hui – lecture fautive, négative, aberrante – me révolte et m'inquiète. Ce concept d'immigration "choisie" ou "subie" est inepte, presque "délirant". Puis est venu dans la continuité le "débat" sur l'identité nationale, présenté et orchestré comme un enjeu essentiel. On en voit les répercussions dans les esprits par les propos tenus par certains. [...] J'ai confiance. Les enfants issus de cette histoire bien française sont des citoyens avertis, éveillés. Cependant nous avons grand besoin des historiens et des philosophes pour nous rappeler les faits et nous éclairer sur ce qui est à l'œuvre »<sup>25</sup>.

« Chahuter les narrations officielles », c'est l'expression utilisée par Joseph Andras. Il y a fort à parier que chacun des écrivains évoqués dans ce panorama la prendrait à son compte. Ce qu'ils pourraient aussi reprendre à leur compte, c'est la réflexion de Noël Favrelière : « Il va peut-être y avoir beaucoup de petits-enfants qui vont demander des comptes à leur grand-père »<sup>26</sup>. Revenant sur son ouvrage d'historien sur l'OAS et sur l'impact que la guerre d'Algérie a encore dans l'inconscient collectif en France, Alain Ruscio affirmait, en 2015 :

« La société française est aujourd'hui encore très fortement marquée par la question algérienne. Il y a plusieurs millions de Français qui sont liés à l'histoire de l'Algérie pour des raisons différentes : les pieds-noirs et leurs descendants qui vivent encore dans la haine et le regret, les soldats de l'époque, qu'ils aient été ou non des héros, et les Algériens qui ont vécu là-bas et leurs descendants français, de quelque côté qu'ils aient été, indépendantistes ou harkis. Des gens qui ont un seul point commun et toutes les raisons de continuer le combat mémoriel »<sup>27</sup>.

C'est donc une des raisons qui explique que l'heure est venue de fictions fortes sur cette guerre clivante pour les sociétés française et algérienne : elles existent.

---

<sup>25</sup> *Diacritik*, « Tassadit Imache : un nouveau récit qui dérange avec "arabesques" et sans circonvolutions », 18 septembre 2017. <https://diacritik.com/2017/09/18/tassadit-imache-un-nouveau-recit-qui-derange-avec-arabesques-et-sans-circonvolutions/>.

<sup>26</sup> *L'Humanité*, « Noël Favrelière : il y a des enquêtes à ouvrir », 23 novembre 2000, <https://www.humanite.fr/node/237361>.

<sup>27</sup> *L'Humanité*, « La société française est encore marquée par la question algérienne », 15 mai 2015. <https://humanite.fr/alain-ruscio-la-societe-francaise-est-encore-marquee-par-la-question-algerienne-574124>.

Guerre en Algérie (1954-1962). Mémoires des deux rives...

On constate alors le pouvoir de la littérature pour familiariser avec la complexité de l'Histoire. L'ensemble des œuvres travaille à informer les mémoires, à mettre au grand jour les secrets putrides et / ou lumineux et à préparer un échange mémoriel plutôt qu'un combat des mémoires.

Christiane CHAULET ACHOUR  
Université de Cergy-Pontoise  
AGORA, EA 7392